



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

CHARLES - QUINT - M. GACHARD - TOME II.

A-2

47

7

B.P.A.G.



LUCIA

✍

BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA

Est. A-2

Tabl. 4

N.º 7



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

MM. le baron DE GERLACHE, président;

GACHARD, secrétaire-trésorier;

le chanoine DE RAM;

le chanoine DE SMET;

DU MORTIER;

BORMANS;

BORGNET.

RETRAITE ET MORT

DE CHARLES-QUINT



AU MONASTÈRE DE YUSTE. la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

RETRAITE ET MORT

DE

CHARLES-QUINT

AU MONASTÈRE DE YUSTE.

LETTRES INÉDITES

PUBLIÉES

D'APRÈS LES ORIGINAUX CONSERVÉS DANS LES ARCHIVES ROYALES DE SIMANCAS;

PAR

M. GACHARD,

Archiviste général du Royaume, membre de l'Académie et de la Commission royale d'histoire; de l'Académie impériale des sciences de Vienne, de l'Académie royale d'histoire de Madrid, etc., etc.

TOME II.

BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

1855.

Donativo del Sr. Conde de Romanones á la Biblioteca de la Alhámbrá. 1905

Biblioteca de la Alhambra y General de España

CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

PRÉFACE.

I.

Cette seconde série de documents sur la retraite et la mort de Charles-Quint en comprend CENT QUATRE-VINGT-ONZE. Nous aurions pu considérablement l'augmenter, car, depuis l'impression de notre 1^{er} volume, il nous est parvenu des Archives de Simancas plus de cinq cents nouvelles pièces : mais, quel que soit l'intérêt qui s'attache aux deux dernières années de la vie de Charles-Quint, nous n'avons pas voulu donner à notre Recueil des proportions qui auraient pu paraître exagérées. Nous en avons retranché, d'abord, tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec notre sujet; nous avons laissé de côté, ensuite, les documents qui ne contenaient que des répétitions ou des détails tout à fait oiseux; il en est beaucoup d'autres que nous nous sommes contenté de résumer dans des notes;

2

d'autres, enfin, tels que les inventaires des biens meubles de l'Empereur, qui, à eux seuls, auraient formé presque un volume (1), et que, par ce motif, nous étions forcé d'éliminer.

Au surplus, les pièces que nous avons exclues ne seront pas perdues pour les historiens qui voudront y recourir: elles ont été placées aux Archives du royaume, où elles sont à la disposition du public.

II.

Ce volume s'ouvre (pp. 1-69) par la relation de l'hieronymite anonyme dont le manuscrit est conservé à Bruxelles, dans les archives de la cour féodale de Brabant. Ce que l'on sait déjà de cette relation, grâce à la notice analytique de M. Bakhuizen Van den Brink, la fera, nous n'en doutons pas, lire avec une vive curiosité: dans un style simple et clair, elle retrace le séjour de Charles-Quint au monastère de Yuste, et l'auteur, nous l'avons déjà dit, parle en témoin oculaire des faits qu'il raconte: circonstance qui donne à ses récits une autorité incontestable.

Lorsque parut le 1^{er} volume de ce Recueil, je me

(1) L'inventaire des objets mobiliers qui étaient au monastère de Yuste, forme 116 pages de copie, et celui de l'armaria de l'Empereur, qui avait été déposée à Valladolid, 56 pages. L'inventaire des livres, manuscrits, papiers laissés par la reine douairière de Hongrie, que nous avons aussi, ne comprend pas moins de 408 pages.

trouvais hors d'état de vérifier si le P. Sigüenza connut le manuscrit de notre anonyme et s'il en fit usage, le livre de l'illustre historien de l'ordre de Saint-Jérôme n'existant dans aucune bibliothèque de Belgique. Depuis, S. Exc. M. Fortoul, ministre de l'instruction publique en France, a bien voulu confier à notre gouvernement l'exemplaire de la *Historia de la orden de San Gerónimo* qui appartient à la Bibliothèque Mazarine; et j'ai pu comparer les deux relations: le résultat de cet examen m'a convaincu que le P. Sigüenza a fait des emprunts considérables à la chronique du religieux de Yuste, mais qu'il a eu aussi à sa disposition d'autres matériaux. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le livre qu'il publia ne put être composé que de l'aveu des chefs de l'ordre auquel lui-même il appartenait; dès lors, toutes les archives, toutes les bibliothèques des maisons que possédaient les hiéronymites, durent lui être ouvertes.

La relation de Sigüenza (1) diffère en quelques points de celle de l'hiéronymite anonyme. Ainsi il raconte autrement la conversation que les visiteurs de l'ordre eurent avec Charles-Quint (2): à propos de la discussion qui s'éleva entre le docteur Mathys et Guillaumé Van Male, en présence de l'Empereur, sur un passage de Pline, il prétend que fray Juan Regla donna raison

(1) *Historia de la orden de San Gerónimo*, part. III, liv. I, pp. 186-206. (Madrid, imprenta real, 1605, in-fol.)

(2) *Historia*, etc., p. 199.

à Mathys (1), tandis que, d'après l'anonyme, ce fut en faveur de Van Male que le confesseur se prononça (2). Selon lui, le premier qui entra tous les jours dans la chambre de l'Empereur était fray Juan Regla (3); selon l'anonyme, c'était l'horloger Juanelo (4). Sigüenza nous dit que le confesseur venait régulièrement, après le diner de l'Empereur, lui lire et lui commenter quelque passage de saint Bernard ou d'une épître de saint Jérôme (5); l'anonyme ne fait venir le confesseur que de temps en temps (6).

Il y a plusieurs parties de la relation du religieux que Sigüenza n'a pas reproduites; mais, en revanche, son récit offre des détails qu'on ne trouve pas dans l'autre. Ces particularités sur don Juan d'Autriche sont intéressantes : « Quelquefois, dit-il, cet enfant passait » devant son père, et l'Empereur le regardait, mais » avec tant de majesté et de circonspection, que per- » sonne n'aurait pu pénétrer son secret. Une ou deux » fois, le jeune garçon entra dans son habitation, et il lui » parla sans doute comme il aurait pu le faire à quelque » autre des enfants qui allaient et venaient par là (7). »

(1) *Historia de la orden de San Gerónimo*, part. III, liv. I, p. 192.

(2) Page 25 de ce volume.

(3) *Historia*, etc., p. 192.

(4) Page 25.

(5) *Historia*, etc., p. 192.

(6) Page 25.

(7) « Passava algunas vezes el muchacho por delante de su

Sigüenza se tait sur la plupart des circonstances que l'hiéronymite anonyme rapporte de l'entrevue de l'Empereur avec fray Bartolomé de Carranza, archevêque de Tolède : mais une réflexion qu'il fait ne laisse guère de doute sur la manière dont il envisageait les persécutions auxquelles ce savant et infortuné prélat fut en butte. Après avoir dit comment, en prenant congé des religieux de Yuste, il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Empereur, et comment il leur promit, si Dieu lui donnait vie, de leur faire ressentir les effets de sa bienveillance, l'historien ajoute : « Il n'en eut » que trop de vie pour souffrir, mais non pour faire » des faveurs (1). »

Nous avons déjà mis en regard les deux relations, en ce qui concerne les obsèques vraies ou prétendues que Charles-Quint fit célébrer pour lui-même, son entretien à ce sujet avec fray Juan Regla, et la scène de la terrasse, à la suite de laquelle éclata sa dernière maladie (2).

padre, y él ponía los ojos en él, aunque con tanta magestad y recato, que nadie podía entender el secreto. Algunas vezes entró en su aposento, aunque pocas, y quando mucho una vez ó dos; devió de hablarle su padre como pudiera hablar á otro niño de los que por allí cruzavan..... » (*Historia*, etc., p. 205.)

(1) « Agradeció mucho al convento de Yuste lo bien que avian servido á Su Magestad, y el gran exemplo que todos avian dado, prometiéndole de tenerlo él muy en la memoria, y mostrar la voluntad que les avia cobrado, dándole Dios vida. Harta tuvo para sufrir trabajos, ya que no para hazer mercedes..... » (*Ibid.*)

(2) Tome I^{er}, préface, pp. LV-LXI.

Une anecdote que rapporte Sigüenza mérite que nous nous y arrêtions un instant : « Les deux carêmes que l'Empereur passa à Yuste, — dit-il — il monta au chœur les vendredis, jours où a lieu la discipline conventuelle. Quand le moment était arrivé, il éteignait le cierge qu'il tenait en priant, et, comme un vaillant soldat du Christ, il macérait aussi sa chair, en se donnant la discipline avec les religieux : il y mettait tant de force, qu'il usait les bouts du fouet, devenus ainsi les témoins irrécusables d'un acte si humble de César. Ces disciplines passèrent en héritage à son fils don Philippe. Quand il avait fini, il partait, accompagné du prieur et de son confesseur, et leur demandait ce qu'il leur en semblait, etc. (1). »

Dans le chapitre XXVI, intitulé *De l'assistance de*

(1) « ... Las dos quaresmas que allí estuvo, subió los viernes, en que se haze disciplina conventual, al choro. Quando se llegava la hora, matava la vela con que estava rezando, y, como valeroso soldado de Christo, hazia guerra tambien á su carne, disciplinándose con ellos con tanta fuerza que gastava los ramales de la disciplina, testigos fuertes y ciertos de tan humilde acto del César: Quedáronle en herencia estas disciplinas á su hijo don Felipe segundo. Acabada la disciplina, le salian acompañando el prior y su confessor, y los yya preguntando lo que le parecia, etc. » (*Historia*, etc., liv. I, p. 495.)

Sigüenza revient là-dessus dans un autre passage de son livre. Après avoir raconté que, six ans avant sa mort, étant à Logroño, Philippe II ordonna à Juan Ruyz de Velasco d'ouvrir le tiroir d'un *escritorio* qu'il portait avec lui, qu'il en tira un petit crucifix renfermé dans une boîte, et qu'il lui dit : *Rappelez-vous, quand je vous le demanderai, que dans ce tiroir est ce crucifix qui fut à l'Empereur, mon père, et qu'il tenait à la main en mourant, ainsi que je veux mourir*

l'Empereur à l'office divin (1), l'hiéronymite anonyme parle aussi de la discipline des religieux, mais il ne dit pas un mot d'où l'on puisse inférer que l'Empereur y prenait part; le contraire résulte même de son récit. Voici comment il s'exprime : « Pendant tout le temps » que S. M. fut en ce monastère, elle s'efforça, autant » qu'elle le put et que ses indispositions le lui permirent, d'assister aux offices divins, vêpres, complies, messes, sermons, leçons de l'Écriture, aux » matines de la semaine sainte et aux disciplines des » religieux : il avait été à cet effet construit dans le » chœur une petite tribune, où elle entrait pour prier, » et elle y restait jusqu'à ce que l'office divin fût achevé. » Alors le père prieur, le confesseur et les autres » pères anciens la reconduisaient jusqu'à son habitation. »

M. Ford et M. Stirling n'ont pas hésité à adopter la version de Sigüenza, qui leur a paru fortifiée par un article de l'inventaire de Charles-Quint dont le

moi-même, il ajoute : « Aora, quatro dias antes que falleciessé, le » pidió esto al mismo Juan Ruyz, como si huviera dos dias que le » avia hecho esta prevencion. Abrió Juan Ruyz la caja; vió que con » el mismo crucifixo estavan dos disciplinas, la una tan gastada que » mostrava bien el uso y exercicio della; y diziéndoselo al rey, » respondió que no la avia gastado él, sino su padre, cuyas eran : y » es así, como advertí en otra parte, que el santo Emperador se » disciplinava en compañía de los religiosos, quando hizo aquella » hazaña de recogerse en nuestro monasterio de Yuste, triunfando » de una vez de todo el mundo..... » (Liv. III, disc. XXI, p. 681.)

(1) Page 55 de ce volume.

manuscrit Gonzalez leur a fourni le texte. Dans son intéressante *Chronique de Charles-Quint* (1), M. Amédée Pichot la conteste. M. Mignet ne s'explique pas sur ce point.

L'article de l'inventaire des biens meubles de Charles-Quint que cite le chanoine Gonzalez, et que nous trouvons en effet dans la copie de ce document qui nous a été envoyée de Simancas, figure entre un portrait de la Vierge ayant appartenu à l'impératrice, et une douzaine de paires de gants, parmi les objets dont les aides de chambre (Guillaume Van Male, Charles Prévost, Ogier Bodart et Mathieu Routart) étaient dépositaires à titre de leurs offices. Il est ainsi conçu :

En una caja, un crucifixo de bulto, con dos disciplinas dentro d'ella; y el crucifixo es de madera, con que murió Su Magestad y la imperatriz (2).

Nous traduisons : « Une cassette renfermant un » crucifix sculpté et *deux disciplines*. Le crucifix est » de bois : c'est celui que tinrent en mourant S. M. et » l'impératrice. »

M. Pichot fait remarquer, avec raison, que Charles-Quint pouvait avoir des disciplines, sans qu'on doive

(1) CHARLES-QUINT : *Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*; 1854, in-8°, p. 589.

(2) On lit, en marge de cet article, qu'il fut remis, par ordre du roi, à Gil Sancho de Bazan, son garde-joyaux : ce qui justifie l'assertion de Sigüenza, que les disciplines de l'Empereur passèrent à son fils.

nécessairement en conclure qu'il se macérait le corps, à l'instar des moines de Yuste : il démontre d'ailleurs que, dans la situation physique où il se trouvait, il lui eût été impossible d'accomplir l'opération que Sigüenza lui attribue. Mais nous avons sur ce point un témoignage décisif : celui de l'Empereur lui-même. Charles écrivait à son fils le 7 avril 1558, trois jours avant Pâques, et par conséquent tout à la fin du second carême qu'il passa dans le monastère : « Mon fils, vous » avez su comment la goutte m'a traité. Quoiqu'elle » ne m'ait pas tourmenté aussi longtemps et qu'elle » n'ait pas été accompagnée d'autant d'accidents que » lorsque j'étais aux Pays-Bas, cependant j'en ai plus » souffert que l'an passé : car, depuis le mois de » novembre jusqu'à ces jours derniers, j'en ai senti » trois accès très-violents, et elle m'a tenu longtemps » au lit; et jusqu'à ces jours derniers, j'ai été *si souff-*
frant et si faible que, DANS TOUT CE CARÊME, je n'ai pu
entendre un sermon (1). »

En résumé, la relation de l'hiéronymite de Yuste doit être considérée comme un monument historique d'une haute valeur, et la science a des obligations à M. Bakhuizen Van den Brink, pour la découverte heureuse qu'il en a faite.

(1) Page 571 de ce volume.

III. Quarante-trois lettres et trois instructions émanées de Charles-Quint font partie des pièces rassemblées dans ce volume.

Des quarante-trois lettres, dix sont adressées à Philippe II (pp. 105, 216, 240, 244, 274, 366, 379, 383, 406, 485);

Une au roi des Romains Ferdinand (p. 147);

Neuf à la princesse doña Juana, gouvernante des royaumes d'Espagne (pp. 150, 157, 168, 175, 204, 206, 236, 278, 293);

Quinze à Juan Vazquez de Molina, secrétaire d'État auprès de la gouvernante (pp. 69, 158, 179, 197, 220, 230, 246, 303, 356, 364, 386, 416, 435, 443, 484).

Les autres le sont : à Jean III, roi de Portugal (p. 115); à la reine doña Catalina, son épouse (pp. 258, 271); à l'infante doña Maria, sa sœur (p. 272); au duc d'Alburquerque (p. 259); à Fernando de Valdès, archevêque de Séville (pp. 186, 195); à Luis Quijada (p. 332).

Deux des instructions sont données à des personnages envoyés en Portugal, don Sancho de Cordova (p. 117), et don Fadrique Enriquez de Guzman (p. 208). La troisième concerne une mission dont Quijada fut chargé par l'Empereur à Valladolid (p. 337).

Dans les lettres qu'il écrit à son fils, Charles-Quint l'entretient : de sa renonciation à l'Empire, sur laquelle il insiste; du traité qui se négociait, au sujet de la

Navarre, avec le duc de Vendôme, Antoine de Bourbon; du règlement de la position de ses trois principaux serviteurs, Quijada, Mathys et Gaztelú; des victoires de l'armée royale en Flandre dans la campagne de 1557; et des mesures à prendre pour en assurer les résultats; des communications mystérieuses que vint lui faire, touchant la succession de Portugal, après la mort du roi Jean III, un individu de ce pays; de ses propres démarches à Lisbonne, par le moyen du P. Francisco de Borja, relativement à cette succession; de l'établissement en Espagne de la reine douairière de Hongrie; des prétentions et des intérêts de la reine douairière de Portugal doña Catalina, ainsi que de l'infante doña Maria, fille de la reine douairière de France, Éléonore; de la résolution, prise par les cortès de Castille, de députer vers le roi don Pedro Manrique, procurador de Burgos, etc.

Ces lettres de Charles-Quint, auxquelles nous aurions voulu pouvoir joindre celle qu'il adressa au roi, avant d'entrer dans son monastère, sur l'arrangement de sa maison et les pensions à assigner à ses serviteurs flamands et bourguignons (1), ces lettres, disons-nous, seront certainement rangées au nombre des pièces principales de notre Recueil. Quoi de plus intéressant à connaître, en effet, que les rapports qu'il y eut, après l'abdication de l'Empereur, entre lui et son fils? Ce qui frappera dans ces lettres, c'est la sollicitude avec

(1) Page 142.

laquelle l'auguste reclus s'occupe encore, au fond de sa retraite, de tout ce qui peut contribuer à la grandeur de sa race; ce sont surtout les égards, la déférence qu'il montre à ce fils qui lui devait tant. Une seule fois il se permet de lui donner des conseils (1). Il avait appris avec douleur — la chose nous est attestée par Quijada (2) — que le roi n'avait pas été présent à la bataille de Saint-Quentin : au lieu de lui en faire un reproche, il s'ingénie à l'en excuser; il va même jusqu'à lui en faire un mérite (3)! Il lui demande presque pardon de la liberté qu'il prend de lui recommander les intérêts de ses deux sœurs les reines douairières de Hongrie et de Portugal, et de l'infante doña Maria, sa nièce (4)!

La réponse de Charles-Quint au roi Ferdinand, qui s'était cru en droit de venir réclamer de lui une somme de 200,000 florins, est extrêmement piquante : Ferdinand, quand il la reçut, ne dut pas se féliciter de l'avoir provoquée.

Les lettres de l'Empereur à la princesse doña Juana, qui sont toutes de l'année 1557, roulent sur : les négociations avec le duc de Vendôme; les mesures à prendre pour la garde des frontières; l'expédition en France par les Pyrénées, dont le projet fut formé au commencement et à la fin de cette année; les dispositions à faire pour la réception en Castille de l'infante de Por-

(1) Page 273.

(2) Tome I, p. 170.

(3) Page 245.

(4) Page 581.

tugal; les précautions à prescrire afin que rien ne fût distrait de l'argent qu'apportait la flotte des Indes; les secours à envoyer au roi; les demandes que formaient les reines douairières de France et de Hongrie par rapport à la juridiction de Guadalajara et au palais du duc de l'Infantado, et d'autres affaires de gouvernement. Entre ces lettres, nous croyons devoir signaler celle du 26 décembre. Le conseil d'État de Valladolid, considérant, d'un côté, le succès de la campagne qui venait de finir, et de l'autre l'épuisement des ressources de la monarchie, avait exprimé le vœu que le roi fit la paix avec la France, pour revenir au plus tôt en Espagne, où sa présence était indispensable (1). L'Empereur écrit à ce sujet à sa fille : « Quoique la paix soit » en tout temps bonne et louable, et que je l'aie toujours » désirée, afin d'écarter les nombreux et grands inconvénients qui sont résultés et résultent de la guerre » pour toute la chrétienté, l'expérience du passé a » prouvé qu'on ne peut se fier aux Français en traitant avec eux, et qu'ils tiennent ce qu'ils ont promis, » seulement lorsqu'ils y trouvent leur avantage : d'ailleurs je ne vois pas quels bons moyens aurait le roi » de négocier, dans l'état où sont ses affaires. Je reconnais que sa venue en ces royaumes serait aussi nécessaire que vous le dites; mais il ne conviendrait » pourtant, en aucune manière, surtout dans les présentes conjonctures, qu'il s'éloignât des Pays-Bas.

(1) Pages 286-288.

» Cela étant, je n'ai voulu lui donner le conseil de
» venir ni de rester : lui et ceux qui sont près de sa
» personne choisiront le parti le plus convenable (1). »
Je citerai une autre lettre — celle du 5 juillet —, parce
qu'elle nous montre Charles-Quint agissant et parlant,
dans son cloître, comme s'il était encore sur le trône.
La princesse doña Juana, à la nouvelle de la mort du roi
de Portugal Jean III, avait résolu d'envoyer à Lisbonne
don Fadrique Enriquez de Guzman, majordome du
prince don Carlos, pour faire valoir ses droits, comme
mère, durant la minorité du nouveau roi don Sébas-
tien. Cet envoyé passa par Yuste. Charles, ayant vu
son instruction, lui défendit d'en faire usage, et lui en
délivra une autre. Il écrivit à la princesse : « Ayant
» pris connaissance de l'instruction que vous avez
» donnée à don Fadrique Enriquez, je lui ai signifié
» qu'il ne me paraissait aucunement convenable qu'il
» traitât de votre part avec la reine de Portugal, ma
» sœur, ni avec les personnages pour qui vous lui avez
» remis des lettres, ni qu'il se servit de celles-ci, soit
» en ce qui concerne le gouvernement de ce royaume
» durant la minorité du roi votre fils, soit touchant la
» maison à former pour lui ou les serviteurs qu'il doit
» avoir, parce que, dans ce commencement, beaucoup
» d'inconvénients pourraient en résulter. Mais, par
» une instruction qu'il emporte de moi et dont je vous
» adressé copie, je lui ordonne ce qu'il a à faire à cet

(1) Page 294.

» égard : pour le surplus, il y aura du temps. Dans de
» semblables choses, et entre frères, il est bien, pour
» toute sorte de raisons, de procéder avec de grands
» ménagements; vous surtout, étant ma fille, y êtes
» tenue. Et, comme j'ai défendu verbalement audit
» don Fadrique de rendre à la reine de Portugal la
» lettre de votre main que Juan Vazquez lui a envoyée
» par un courrier arrivé hier, dans la supposition que
» vous y avez touché quelque chose de ce qui est dit
» ci-dessus, il faudra, s'il en est ainsi, que vous l'in-
» formiez de ce qu'il doit faire de ladite lettre, car il
» s'est mis en route ce matin, etc. (1). »

Dans ses lettres au secrétaire Vazquez; Charles-
Quint traite de matières trop diverses et trop nom-
breuses pour que nous les énumérons ici : nous pré-
férons citer quelques traits où se manifeste le caractère
de l'Empereur. Aussitôt qu'il avait su le traité du duc
d'Albe avec le pape Paul IV, Charles avait vivement dé-
siré d'en connaître les conditions, qui l'inquiétaient (2).
Vazquez les lui ayant envoyées, il les désapprouve de la
manière la plus formelle : « J'ai vu — lui répond-il —
» les lettres originales du duc d'Albe qui étaient
» jointes à la vôtre; les articles secrets qui les accom-
» pagnent m'ont aussi peu satisfait que les articles
» patents (3). » Il s'en était exprimé de la même ma-

(1) Pages 206-207.

(2) Tome I, pp. 115, 164, 195, 215; t. II, p. 266.

(3) Page 504.

nière devant Gaztelú (1). Il ne put pardonner ce traité honteux — ainsi le qualifiait-il lui-même (2) — à Fernando de Tolède, qui pourtant ne l'avait signé que d'après les ordres du roi (3). La trêve que le duc d'Albe avait conclue auparavant avec Paul IV ne lui avait pas moins déplu; il n'avait même pas souffert qu'on lui en lût les stipulations (4). Rien ne lui tenait plus à cœur que le prompt et rigoureux châtement des luthériens arrêtés dans la Vieille-Castille; cependant il apprend que la princesse gouvernante est malade, que le président du conseil royal, Juan de Vega, a la goutte, que par là les délibérations du conseil sont suspendues : il s'empresse d'écrire à Vazquez, pour lui en témoigner son étonnement, et lui dire que le conseil aurait pu s'assembler au logis du président, « une affaire de cette » importance et de cette nature ne souffrant pas tant » de délai (5). » Il est beaucoup question, dans notre premier volume, de l'argent que les officiers de la *casa de contratacion* de Séville délivrèrent aux particuliers à qui il appartenait, au lieu de le réserver pour le ser-

(1) Tome I, p. 228, note 2.

(2) Tome I, pp. 218, 245; t. II, p. 411.

(3) Quelque temps avant la conclusion de cette paix, Ruy Gomez avait dit à l'ambassadeur vénitien Frédéric Badoaro : « que le roi » avait l'intention d'user d'humbles suppliques envers le pape, et » même de lui envoyer le duc d'Albe, avec la corde au cou, pour » l'apaiser. » Voy. nos *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II*, p. 95.

(4) Tome I, p. 89.

(5) Page 445.

vice royal, du mécontentement qu'en éprouva Charles-Quint, des poursuites qu'il fit impitoyablement exercer contre ces officiers. Vazquez, écrivant à l'Empereur, avait cherché à se disculper de ce qui était arrivé. Charles n'accepte pas sa justification : « Je ne puis — » lui dit-il — vous excuser, vous tous qui avez la main » dans cette administration, quelque irréprochables » que vous prétendiez être, d'avoir, en une affaire qui » importait tant, fait preuve d'une aussi grande négligence (1). » Une autre fois, comme on va le voir, il donne une leçon aux ministres de la gouvernante. Pendant qu'il était à Inspruck, en 1552, il avait fait déposer, dans un coffre à trois clefs gardé au château de Simancas, 50,000 ducats destinés à l'acquittement des legs qu'il ferait par ses dispositions testamentaires. Quelles qu'eussent été les nécessités dans lesquelles il s'était trouvé depuis, il n'avait jamais permis qu'on touchât à cette somme (2). Au mois de juillet 1557, le conseil des finances voulut en disposer, sous promesse de la restituer dans les cinquante jours, au moyen des premiers deniers que le trésor recouvrerait : il s'agissait d'envoyer un secours d'argent au roi, et les ministres, jaloux de signaler leur zèle, s'efforçaient à rassembler le plus de deniers possible. Cependant le

(1) Page 179.

(2) « Aunque se han ofrescido á S. M. I. grandes necesidades, después acá que el depósito se hizo, nunca fué servido que en aquello se tocasse..... » (Lettre de l'archevêque de Séville à la princesse doña Juana, du 27 juillet 1557.)

conseil ne crut pas pouvoir exécuter sa résolution sans l'aveu de l'Empereur; il l'aurait pu d'autant moins, que l'archevêque de Séville, qui était gardien d'une des trois clefs du dépôt, avait refusé de s'en dessaisir (1). Vazquez soumit donc à l'Empereur la cédule qui contenait l'ordre d'extraire du coffre les 30,000 ducats (2). Charles l'eut à peine reçue qu'il la renvoya, avec injonction de la déchirer (3).

Les lettres à Jean III, à la reine doña Catalina, à l'infante doña Maria, ainsi que l'instruction de don Sancho de Cordova, ont rapport aux négociations que la reine douairière de France, d'abord, et l'Empereur ensuite, ouvrirent avec la cour de Portugal, afin que l'infante vînt demeurer en Castille auprès de sa mère. Ces négociations, l'entrevue de la reine et de l'infante à Badajoz, qui en fut le résultat, la mort de la reine, peu de jours après que sa fille se fut séparée d'elle, seront racontées plus loin avec quelque détail.

Nous nous proposons aussi de nous occuper spécialement, dans la suite de cette préface, des négociations qui eurent lieu avec le duc de Vendôme, et des démarches que fit la reine douairière de Hongrie pour son établissement en Espagne.

La lettre de l'Empereur au duc d'Albuquerque est relative aux premières.

(1) Lettre citée dans la note 2 de la page précédente.

(2) Pages 213-214.

(3) Page 221.

Celle qu'il adresse à Quijada, et l'instruction de celui-ci, ont trait aux secondes.

L'objet de l'instruction de don Fadrique Enriquez de Guzman a déjà été mentionné ci-dessus.

Quant aux deux lettres de Charles-Quint à l'archevêque de Séville, elles furent écrites à l'occasion d'un prêt qui avait été demandé à ce prélat : nous y reviendrons dans le § suivant.

IV.

De même que les lettres émanées de Charles-Quint, celles qui s'adressent à lui sont, dans ce volume, beaucoup plus nombreuses que dans le précédent. On en compte :

Dix de la princesse doña Juana (pp. 175, 181, 286, 347, 354, 465, 476, 480, 481, 492);

Dix-huit du secrétaire Vazquez (pp. 211, 250, 289, 307, 309, 329, 352, 375, 402, 437, 441, 447, 451, 456, 460, 462, 473, 474);

Trois de Ruy Gomez (pp. 159, 170, 202);

Une de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme (p. 106);

Une de la reine Éléonore (p. 411);

Trois de don Sancho de Cordova, envoyé par l'Empereur en Portugal (pp. 127, 139, 299);

Deux du P. Francisco de Borja, qu'il chargea d'une mission secrète dans ce royaume, après la mort de Jean III (pp. 253, 255);

Quatre de Fernando de Valdès, archevêque de Séville et grand inquisiteur (pp. 188, 199, 417, 419);

Une de Fernando d'Ochoa, l'un des *contadores* de Castille (p. 191);

Une de Juan de Vega, président du conseil royal de Castille (p. 403);

Une enfin de fray Bartolomé de Carranza, archevêque de Tolède (p. 493).

Il n'est pas question seulement, dans les lettres de doña Juana à son père, des objets dont traitent celles qui lui sont écrites par l'Empereur; mais on y trouve aussi plusieurs autres choses. Par exemple, la princesse expose à son père le désir qu'elle a de déplacer le siège de la cour, et d'envoyer le prince don Carlos à Yuste; elle le consulte sur les mesures qu'elle doit prendre, après celles qu'elle a déjà prises, à l'égard de l'*adelantado* des Canaries, coupable d'avoir manqué de parole à une de ses dames; elle l'entretient des motifs de plainte que le roi de Bohême Maximilien donne à sa femme l'archiduchesse Marie; elle lui confie les premières insinuations du grand inquisiteur Valdès contre Bartolomé de Carranza, etc.

L'accusation que doña Juana forme contre le roi Maximilien, son beau-frère, dont l'histoire vante les grandes qualités morales, cause quelque surprise: on n'en doit que regretter davantage que cette princesse n'articule pas des faits plus précis.

Doña Juana écrit à l'Empereur, le 8 août 1558 :
« J'ai reçu deux lettres de ma sœur, et celle-ci pour
» Votre Majesté : il ne me paraît pas qu'il y ait amen-
» dement dans la conduite du roi. Plaise à Dieu que
» mon frère (Philippe II) écrive à Votre Majesté ce dont

» Gallo a été porteur (1), afin que la chose n'aille pas
» plus loin, sans qu'il y soit mis le remède conve-
» nable (2)! »

Le 17 août, elle revient sur ce chapitre : « L'arche-
» vêque de Tolède est arrivé; — mande-t-elle à son
» père — il est chargé par le roi de parler à Votre
» Majesté du fait du roi de Bohême. Quoique je sache
» combien cela intéresse Votre Majesté, je ne puis
» laisser de lui rappeler la peine dans laquelle est ma
» sœur, et supplier Votre Majesté de l'en tirer, parce
» que, après Dieu, Votre Majesté est son unique re-
» cours. Le roi n'y pouvant rien, Votre Majesté doit se
» persuader que ce sera une terrible chose que de vivre
» avec cet homme. Quoique ma sœur soit fille de Votre
» Majesté en la chrétienté, les émotions qu'elle aura,
» la conduite du roi, l'isolement où elle se trouve,
» n'ayant autour d'elle personne à qui se confier,
» pourront être cause qu'elle fasse quelque sottise.
» C'est un très-grand danger, et il est plus grand en-
» core pour ses enfants : car de les lui retirer, Votre
» Majesté voit déjà quel désespoir ce serait pour elle,
» qui n'a, je crois, aucune autre consolation.

» Je supplie Votre Majesté de considérer tout cela,

(1) Gallo, que CABRERA appelle « grande orador i teólogo », avait été envoyé par Philippe II en Allemagne, au commencement de 1537, afin de s'assurer de l'état où s'y trouvaient les affaires de la religion, et de remédier au mal autant que possible. *Historia de Felipe II*, liv. III, chap. X, p. 165.

(2) Page 468.

» et de croire que le seul moyen de sortir d'inquiétude
» est d'écarter de ma sœur et de ses enfants un tel
» malheur. Que Votre Majesté veuille bien employer
» tous les moyens possibles à cet effet, car le reste ser-
» vira de peu! Moi, je ressens ce qui se passe de telle
» manière que je ne puis m'abstenir de fatiguer Votre
» Majesté, en le lui rappelant souvent (1). »

Enfin, doña Juana informe son père, le 29 août, qu'elle presse l'archevêque de Tolède de se rendre auprès de lui, afin de lui rendre compte de ce qui touche la reine de Bohême, pour qu'il y soit mis ordre en temps (2).

L'archevêque de Tolède, on le sait, arriva trop tard à Yuste : mais nous connaissons, par des lettres de Quijada à Philippe II, insérées dans le 1^{er} volume de ce Recueil, les dispositions où était Charles-Quint à l'égard de son gendre. Quijada écrit au roi, le 17 septembre 1558 : « S. M., après avoir entendu l'archevêque, se serait résolue sur le fait du roi de Bohême ; elle lui aurait envoyé une personne expresse chargée de lui représenter la peine qu'elle éprouvait de ce qui se disait de lui (3). » Il répète la même chose dans sa lettre du 30 septembre, en ajoutant que l'Empereur avait éprouvé une grande peine de ce qu'il n'avait pu entretenir l'archevêque de cet objet (4).

(1) Page 477.

(2) Page 492.

(3) Tome I, p. 575.

(4) *Ibid.*, p. 411.

Quels étaient donc les motifs de plainte que Maximilien donnait à sa femme ?

J'ai demandé à don Manuel Garcia si les Archives de Simancas ne renfermaient pas d'autres documents qui pussent éclaircir ce point. Sa réponse a été négative.

J'ai compulsé curieusement, à la Bibliothèque impériale, à Paris, les relations manuscrites des ambassadeurs vénitiens revenus de la cour de Vienne. Les envoyés de Venise, dans les rapports qu'ils faisaient au sénat, s'occupaient beaucoup de la personne et du caractère des princes auprès desquels ils avaient été accrédités, et rien n'échappait à leur pénétration : il me semblait impossible que le mot de l'énigme que contiennent les lettres de doña Juana son père, ne se trouvât point là. On va voir le résultat qu'ont eu mes investigations.

Il existe deux relations de la cour de Vienne, de ce temps. L'une, qui porte la date du 12 octobre 1557, est l'ouvrage de Paul Tiepolo ; l'autre, qui est datée de 1563, a été faite par Jean Micheli.

Tiepolo, après avoir parlé assez longuement de Maximilien, s'exprime ainsi : « La reine sa femme a sa cour
» distincte de la sienne; elle a aussi son écurie et sa
» cuisine à part, ne mangeant point avec son mari.
» Elle n'est pas belle : mais on la répute fort sage,
» car elle a su si bien s'accommoder à l'humeur de son
» mari, QU'IL L'AIME EXTRAORDINAIREMENT, quoiqu'il ait
» une grande haine pour l'Empereur, son père (1). »

(1) « La regina sua moglie tiene ancor essa corte separata da

Maximilien avait, à cette époque, de sa femme, cinq enfants en vie, trois fils et deux filles, et, chaque année, sa famille s'augmentait.

Micheli s'étend plus encore sur le roi de Bohême; quant à la reine, voici ce qu'il dit : « La sérénissime » Marie, sœur du roi d'Espagne, est femme de Son » Altesse : IL L'AIME AUTANT QU'IL EST POSSIBLE D'AIMER, » parce que, si elle n'est pas très-belle, elle est si sage » et si catholique qu'on ne saurait l'être davantage. Il » a déjà eu d'elle dix enfants, dont huit sont en vie, » deux filles et six fils.... (1). »

Des témoignages aussi catégoriques excluent toute supposition défavorable à la conduite privée de Maximilien.

Les torts que doña Juana lui imputait ne pouvaient donc être que politiques ou religieux. Il est certain que Maximilien n'aimait pas l'Empereur, son beau-père, ni le roi d'Espagne, son beau-frère, ni la nation espagnole : il avait successivement éloigné de sa cour et de celle de sa femme toutes les personnes de cette nation

lui..... Ha la stalla et cucina sua da parte, perchè non mangia col marito. Non è bella, ma tenuta molto savia, perchè ha saputo con sì fatto modo secondare l'ingegno del marito, ch' egli grandissimamente l'ama, con tutto che odia il padre grandemente..... » (MS. 277 St-Germain-Harlay, t. I, fol. 494 v°.)

(1) « È moglie di Sua Altezza la serenissima Maria, sorella del re di Spagna, la quale ama quanto è possibile, perchè, se bene non è molto bella, è tanto savia et cattolica che più non potrebbe essere. Con questa ha già havuti dieci figliuoli, otto di quali sono vivi, cioè due femine et sei maschi..... » (*Ibid.*, t. II, fol. 506.)

qui y étaient attachées, à deux ou trois exceptions près (1). Il laissait, en toute occasion, percer l'antipathie qu'il éprouvait pour la branche espagnole de sa famille. L'ambassadeur Tiepolo rapporte, à ce sujet, une anecdote piquante : « L'année dernière, — dit-il » — quand Maximilien fut aux Pays-Bas, la hauteur » avec laquelle il se vit accueilli par le roi d'Espagne » et par les principaux de sa cour, lesquels n'allèrent » jamais le visiter, l'enflamma d'une colère et d'une » indignation telles, qu'il ne put s'empêcher de dire » un jour à la reine, sa tante, que, puisqu'il n'avait » obtenu de son beau-frère rien de ce qui raisonna- » blement devait lui être accordé, et qu'on tenait si peu » de compte de lui, il tenterait la fortune ailleurs. La » reine lui demanda ce qu'il voulait dire par ces pa- » roles, et si peut-être il songeait à s'arranger avec le » roi de France, qui recherchait sa faveur autant que » celle du roi d'Espagne : alors il répliqua que, si » un arrangement avec la France ne suffisait pas, » il s'entendrait au besoin avec le Turc, pour faire » son affaire (2). » D'autre part, nous voyons, dans

(1) Relations de Tiepolo et de Micheli.

(2) « Essendosi di questo non solamente chiarito l'anno passato, quando fu in Fiandra, ma ancora conosciuta la grandezza et reputatione che haveva scco il re di Spagna suo cognato, et li maggiori della sua corte (che non andarono mai a visitarlo), s'è infiammato tanto d'ira et di sdegno, che, sicome l'ebbe poi a riferire ad altri, non si contenne un giorno di dire alla regina Maria sua amida, che non havendo ottenuto dal cognato cosa alcuna di quello che ragionevolmente dissegnava, et vedendo che poco conto si teneva di

Cabrera, que Maximilien voulut donner à ses enfants des précepteurs hérétiques, et qu'il s'éleva à ce sujet des discussions entre lui et sa femme (1).

Revenons à nos lettres.

Celles de Vazquez (2) ont pour objet d'informer l'Empereur des nouvelles que le gouvernement recevait des Pays-Bas, d'Angleterre, d'Italie, d'Afrique et de l'intérieur du royaume, ainsi que de la suite donnée aux affaires auxquelles Charles s'intéressait.

lui, haverebbe per altra via cercata la sua ventura. Et domandò la regina quello che voleva con queste sue parole significare, et se forsi d'accordarsi con Francia, che cercava tanto la gracia di lui quanto quella del re di Spagna, gli replicò che se non bastava con Francia, che si saria accordato col Turco, per fare il fatto suo..... » (MS. 277 S-Germain-Harlay, t. I, fol. 490.)

Dans un autre passage de sa relation, Tiepolo parle encore du mécontentement avec lequel Maximilien revint des Pays-Bas, en 1556.

Je ne connaissais pas ces particularités, lorsque j'écrivis mon *Introduction*.

(1) Voici comment s'exprime CABRERA :

« Era mal aconsejado (Maximilien) en esto de Ayzingan, cuyo padre mandó degollar el Emperador por rebelde, i sustentaba los predicantes, i proponia maestros dañados para los hijos del rey : pero resistido gallardamente de la madre religiosissima i de su aya Policena Laso de Castilla, valorosa i mui zelosa de la religion católica, hermana del mayordomo mayor, i de las Españolas de su cámara, i mas en que no recibiese en ella a doña Isabel Brizeño, zuingliana herege, segun afirmaba Pernestan, buen católico, criado de la reyna, ni Garcia Manrique su marido para maestresala, i así fueron espelidos, i ella murió en Genebra..... » (*Historia de Felipe II*, liv. IV, chap. X, p. 165.)

(2) Nous nous sommes vu forcé, par les motifs exprimés au commencement de cette préface, d'en laisser vingt à vingt-cinq de côté.

Dans le principe du séjour de l'Empereur en Espagne, Vazquez ne lui écrivait point; il correspondait seulement avec Quijada et Gaztelú. La première missive que nous ayons de lui à l'Empereur est du 15 décembre 1556; elle sert de réponse à une lettre par laquelle l'Empereur sollicitait le prompt envoi d'une somme de 4,000 ducats dont il avait un besoin pressant (1).

Il est curieux de voir comment Charles-Quint, qui avait semblé vouloir rester étranger désormais aux émotions de la politique, y reprit goût peu à peu. Durant le trajet de Laredo à Jarandilla, les communications de Gaztelú et de Quijada à Vazquez ne font mention que des incidents du voyage; mais Charles est à peine installé de deux jours au château du comte d'Oropesa, que son secrétaire écrit à Vazquez : « J'ai » reçu votre lettre par ce courrier. J'en ai communi- » qué la substance à S. M. Elle a quelque souci de la » résolution qui sera prise par rapport à la Flandre et » à l'Italie; et ainsi il sera bien, lorsque vous en aurez » connaissance, que vous m'en donniez avis, *parce que* » *S. M. aime encore à être instruite de ces choses-là; et* » *même d'autres de cette nature* (2).

Trois jours après, Gaztelú écrit encore au secrétaire d'État : « J'ai rendu compte à S. M. de ce que

(1) Ces deux lettres se trouvent parmi les pièces que nous n'avons point insérées dans notre Recueil.

(2) Lettre du 15 novembre 1556, dans le tome I, p. 42.

» vous venez de me mander, et de ce que j'avais su
» aussi par des lettres de la cour de Flandre. S. M. a
» été charmée de l'apprendre; et toujours, dans les
» choses de cette nature, *elle demande s'il n'y a rien*
» *de plus : d'où j'infère qu'elle ne serait pas fâchée*
» *qu'il y eût davantage (1).* »

Le 29 novembre, nouvelle insinuation du même genre faite par Gaztelú à Vazquez : « S. M. — lui dit-il
» — a entendu la lecture des nouvelles que vous me
» donnez d'Italie : elle s'est montrée satisfaite de votre
» lettre, ainsi que de ce qu'Erasso écrit de la santé du
» roi : *elle désire que vous communiquiez de même*
» *ce qui viendra à votre connaissance (2).* »

Vazquez avait fait parvenir à Jarandilla des nouvelles des Pays-Bas. Gaztelú lui mande, le 16 janvier 1557, que l'Empereur en a été bien aise, et il ajoute : « Vraiment, je m'aperçois que non-seulement ces
» sortes de nouvelles plaisent à S. M., mais encore
» qu'elle interroge les uns et les autres, quand il
» arrive un courrier, afin d'en savoir, par toutes les
» voies, le plus possible (3). »

Enfin, le 1^{er} février de la même année, Gaztelú, accusant la réception de trois lettres de Vazquez, lui dit : « J'ai fait part à S. M. de ce qu'il m'a semblé con-
» venable de lui communiquer de vos lettres. Comme
» souvent je vous l'ai écrit, non-seulement elle ne se

(1) Lettre du 18 novembre 1556, t. I, p. 48.

(2) Tome I, p. 57.

(3) *Ibid.*, p. 90.

» fâche pas de pareilles communications, mais encore
» elle en est charmée, et elle le serait davantage, s'il y
» avait d'autres particularités à lui apprendre (1). »

Plus tard, Charles-Quint désira que Vazquez lui adressât directement ses bulletins. Le secrétaire de doña Juana était très-exact dans l'accomplissement de ce devoir : il n'ignorait pas — et d'ailleurs Gaztelú avait eu soin de le lui rappeler — « que l'Empereur était » la personne du monde qui entendait être servie le » plus ponctuellement (2). » Quelle que fût toutefois son exactitude, elle n'égalait pas encore l'impatience avec laquelle souvent les nouvelles étaient attendues par Charles, qui se les faisait lire d'un bout à l'autre (3). Un jour même — c'était au mois de juillet 1558 — il ordonna, si certaines dépêches arrivaient après qu'il se serait mis au lit, que Gaztelú vint néanmoins lui en donner lecture (4).

Les trois lettres de Ruy Gomez sont relatives à la mission dont Philippe II le chargea en Espagne, et sur laquelle nous aurons à revenir.

Celle de Marguerite d'Autriche nous fait connaître l'époque précise où cette princesse se rendit, avec son fils Alexandre, auprès du roi, dans les Pays-Bas. Nous y trouvons aussi l'expression des sentiments que Marguerite professait pour son père : « Si Dieu — écrit-

(1) Tome I, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 156.

(3) Tome I, pp. 143, 186, 218, 229; t. II, pp. 458, 484, 490.

(4) Tome II, p. 454.

» elle — m'eût fait cette grâce que j'eusse rencontré
» V. M. aux Pays-Bas, je n'aurais plus eu rien à sou-
» haiter au monde : car le désir que j'ai de la voir et
» de lui baiser les pieds et les mains, avant de mourir,
» est extrême, et autrement je ne pourrai vivre con-
» tente (1).

On remarquera que cette lettre de Marguerite est en langue italienne. Née en Flandre, et élevée à la cour de Bruxelles, la fille de Charles-Quint et de Marguerite Vander Ghéenst avait dû, dans son enfance, ne parler que le français : mais elle avait été conduite fort jeune en Italie, pour épouser Alexandre de Médicis, duc de Florence; et là, si elle n'oublia pas tout à fait sa langue maternelle, elle perdit l'habitude de l'écrire. Lorsqu'elle devint gouvernante des Pays-Bas, ce fut aussi en italien qu'elle rédigea sa correspondance confidentielle et autographe avec Philippe II (2).

La lettre de la reine Éléonore et celle de l'ambassadeur don Sancho de Cordova concernent la négociation de Portugal dont nous avons déjà parlé.

Dans le temps même que cette négociation se suivait à Lisbonne, Charles-Quint en entama une autre avec la reine douairière doña Catalina, sa sœur; mais celle-ci devait rester enveloppée de mystère : il s'agissait de faire reconnaître les droits du prince don Carlos à la succession de Portugal, au cas que le roi don Sébas-

(1) Page 106.

(2) Voy. la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, etc.

rien vint à mourir sans postérité. Charles choisit pour négociateur le P. Francisco de Borja, qui, après avoir rempli les charges les plus éminentes, était entré dans l'institut des jésuites, dont il était devenu le commissaire général pour toute la Péninsule. Borja avait du crédit à la cour de Portugal; la reine douairière, en particulier, le voyait avec une faveur marquée (1).

Dans ses lettres à l'Empereur, le P. Francisco l'instruit, à mots couverts et sous des noms supposés, de ce qui s'est passé entre lui et la reine. Ce ne sont là, toutefois, que des indications préliminaires. Pour mieux savoir quel fut le résultat du voyage du commissaire général de la société de Jésus, il faut recourir à ce que Charles-Quint en écrivit au roi, son fils, quelque temps après (2).

Nous regrettons qu'on ne nous ait pas envoyé de Simancas, si elle existe aux Archives, l'instruction dont Borja était porteur (3). C'eût été une pièce importante à connaître.

Un des moyens de finances que Ruy Gomez, lorsque Philippe II le fit partir pour l'Espagne, eut ordre de mettre en pratique, fut de réclamer des riches prélats du royaume des prêts d'argent proportionnés aux revenus qu'ils tiraient de leurs dignités. Dans la réparti-

(1) *Charles-Quint*, etc., par M. MIGNET, 2^{me} édition, pp. 167 et suiv.

(2) Pages 568-570.

(3) « Conforme à la instrucción que traia », dit-il dans sa lettre du 6 octobre, p. 254.

tion qui s'en fit, la quote-part de Fernando de Valdès, archevêque de Séville, fut fixée à 150,000 ducats; la princesse doña Juana les lui demanda, en présence de Ruy Gomez, et en vertu des pleins pouvoirs que ce ministre avait reçus du roi. Valdès jeta les hauts cris : il déclara qu'il lui était impossible de satisfaire à une pareille demande; qu'il n'avait pas à sa disposition, à beaucoup près, une somme aussi considérable.

Deux des quatre lettres de l'archevêque à Charles-Quint ont trait à cette affaire. L'Empereur lui avait écrit, pour lui témoigner son étonnement des excuses qu'il alléguait, dans une conjoncture comme celle où se trouvait le roi, et pour le menacer de quelque démonstration qui lui serait désagréable (1). Valdès, dans sa première lettre, s'applique à convaincre l'Empereur de son impuissance; il exprime ensuite la confiance que la démonstration dont l'Empereur a parlé, consistera à le proclamer très-fidèle et très-zélé serviteur de Sa Majesté et du roi (2). Charles-Quint ne se paye pas de ces raisons, et insiste (3). Alors Valdès proteste de son dévouement, se plaint que sa fidélité et sa véracité soient mises en doute, sollicite un examen rigoureux de ses comptes : mais finalement il ne s'engage à rien (4).

(1) Pages 186-187.

(2) Pages 188-190.

(3) Pages 195-196.

(4) Pages 199-204.

A côté de ces lettres de l'archevêque, il faut mettre le rapport du *contador* Hernando de Ochoa, qui l'était allé trouver de la part de l'Empereur. Le récit qu'y fait Ochoa de sa conversation avec le prélat est très-amusant : on ne saurait s'empêcher de rire des protestations de pauvreté et des jurements que prodigue Valdès, tandis que le *contador* lui prouve, par le détail de ce qu'il a touché, depuis qu'il occupe le siège de Séville, qu'il peut très-bien, sans se gêner, prêter la somme pour laquelle on a eu recours à lui (1). Ce Valdès était-il donc aussi avare qu'il était fanatique et méchant ?

Les deux autres lettres de l'archevêque sont d'une haute importance : elles expliquent comment l'inquisition découvrit le foyer de luthéranisme qui s'était formé dans la Vieille-Castille, et font connaître les premières mesures qu'elle prit pour l'éteindre. Don Adolfo de Castro eût tiré un grand parti de ces documents, s'il les eût connus, dans son *Historia de los protestantes españoles* (2).

Le président du conseil de Castille, Juan de Vega, et l'archevêque de Tolède, fray Bartolomé de Carranza, n'écrivent à l'Empereur : le premier, que pour lui recommander les intérêts de la reine douairière de Hongrie; l'autre, pour s'excuser du retard qu'il met à se rendre à Yuste.

(1) Pages 191-194.

(2) *Historia de los protestantes españoles y de su persecucion por Felipe II*, Cadix, 1851, in-8°.

V.

Les lettres des serviteurs de Charles-Quint, qui, dans notre premier volume, forment la grande majorité des pièces, sont encore ici au nombre de soixante-sept. Il y en a :

Vingt-deux du majordome Quijada (pp. 97, 121, 145, 146, 165, 165, 262, 264, 265, 313, 322, 330, 346, 350, 453, 458, 470, 487, 503, 506, 507, 513);

Trente et une du secrétaire Gaztelú (pp. 142, 164, 222, 223, 228, 233, 238, 280, 305, 320, 324, 328, 345, 377, 381, 382, 385, 388, 389, 405, 410, 414, 425, 439, 445, 446, 454, 459, 483, 490, 501);

Dix du docteur Mathys (pp. 311, 326, 363, 365, 373, 399, 409, 413, 450, 482);

Trois du premier aide de chambre Van Male (pp. 167, 174, 261);

Et une de Jean Poupet, seigneur de la Chaulx, qui accompagna l'Empereur, dont il avait été le sommelier de corps, jusqu'à son entrée au monastère de Yuste (p. 108).

Toutes ces lettres, à l'exception de deux, où Quijada rend compte à l'Empereur de la commission dont il a été chargé à Valladolid (1), sont écrites au secrétaire d'État Vazquez, à la princesse doña Juana, à Philippe II.

(1) Voy. p. x.

Elles complètent le journal de la vie de Charles-Quint, dans sa retraite.

Les caractériser ainsi, c'est faire ressortir suffisamment l'intérêt qu'elles présentent. Combien, pourtant, seraient plus intéressantes encore, si l'on parvenait à en découvrir un jour, celles que Mathys, Van Male et les autres Belges attachés au service de l'Empereur adressaient à leurs parents et à leurs amis des Pays-Bas! car, là, sans aucun doute, ils s'exprimaient en toute liberté; ils entraient dans des détails que ne comportait point une correspondance destinée à passer sous les yeux des ministres espagnols. Ils écrivaient beaucoup, ces Belges (1), et l'Empereur, qui avait pour eux une affection particulière, avait donné des ordres exprès, afin que leurs correspondances fussent toujours expédiées avec soin (2).

Guillaume Van Male, dans sa première missive à Vazquez, fait espérer une correspondance suivie: « Je ne vous ai pas écrit jusqu'à présent, lui mande-t-il, parce que Luis Quijada le faisait avec tant de régularité, que je n'aurais pu que vous ennuyer: maintenant qu'il est parti, je veux lutter de zèle et d'exactitude avec Gaztelú (3). » Nous attachions beaucoup de prix aux lettres de Van Male, et nous les avions tout

(1) Voir la lettre de Gaztelú à Vazquez, du 30 avril 1557, dans le t. I, p. 146.

(2) Voir la lettre du même au même, du 27 avril 1558, dans le t. II, p. 582.

(3) Tome II, p. 167.

spécialement signalées à don Manuel Garcia : on n'a trouvé, dans les Archives, que celles que nous publions. Il faut croire que l'aide de chambre favori de l'Empereur ne continua pas sa correspondance avec le secrétaire d'État.

Ces lettres de Van Male montrent qu'il écrivait en espagnol avec autant de facilité qu'en latin, en flamand et en français. Il n'en était pas de même de Mathys, et nous voyons Van Male, le 24 octobre 1557, lui servir de secrétaire, pour transmettre à Vazquez une lettre latine du docteur, destinée au roi (1). Cependant, à partir du 30 de ce même mois d'octobre (2), toutes les lettres de Mathys à Vazquez sont en espagnol : ce qui prouve qu'il avait pris à cœur de se mettre au courant de la langue du pays, et elles ne sont pas trop mal tournées, quoiqu'il s'excuse, auprès du secrétaire d'État, sur son ignorance de cette langue, du peu de détails qu'il lui donne, et de l'incorrection de son style (3).

Notons, en passant, que Van Male n'eut pas à se louer du séjour de Yuste : il y perdit deux fils, de trois qu'il avait, et y eut sa femme presque continuellement malade (4).

Mathys nous apprend que, dans la saison des fruits, Charles-Quint commençait son diner, en mangeant une grande quantité de cerises et de fraises, celles-ci

(1) Tome II, p. 261.

(2) Tome I, p. 197.

(3) *Ibid.*, p. 252.

(4) Tome I, p. 179; t. II, p. 261.

accompagnées d'une écuelle de crème : ensuite il se faisait servir un pâté assaisonné d'épices, avec du petit salé bouilli et du jambon frit. Le reste des mets n'était que des accessoires (1).

Charles aimait beaucoup les fruits, qui souvent l'incommodaient (2); mais il n'en mangeait pas moins, pour cela.

Il en était de même du poisson, qui, de tout temps, avait été contraire à sa constitution (3); et toutes les observations qu'on pouvait lui faire à ce sujet étaient inutiles (4). Aussi Quijada disait-il que probablement les rois s'imaginaient avoir un estomac et une complexion différents de ceux des autres hommes (5).

En général, Charles-Quint à Yuste faisait sa nourriture d'aliments malsains : des viandes indigestes, des harengs secs, du poisson salé, de l'ail, entraient souvent dans le menu de ses repas (6). Cette mauvaise habitude n'était, du reste, pas nouvelle chez lui; elle datait du temps de sa jeunesse : nous en avons fait la remarque dans notre *Introduction* (7).

Les lettres de Quijada et de Gaztelú nous fournissent la confirmation de plusieurs des faits rapportés par

(1) Page 599.

(2) Tome I, pp. 166, 178; t. II, p. 438.

(3) Tome I, pp. 51, 127, 232, 280.

(4) *Ibid.*, pp. 115, 255.

(5) *Ibid.*, p. 239.

(6) *Ibid.*, p. 282; t. II, p. 409.

(7) Page 7.

l'hiéronymite, auteur de la relation qui est publiée dans ce volume pour la première fois : nous nous bornerons à en citer deux. L'hiéronymite anonyme dit que, le jour de St-Mathias, l'Empereur offrait à l'autel du couvent autant d'écus qu'il avait d'années, et un de plus (1); Quijada écrit, le 24 février 1558, à Vazquez : « Aujourd'hui, jour de St-Mathias, j'ai offert 59 écus pour les années de l'Empereur (2). » L'hiéronymite parle d'une visite que fit à l'Empereur doña Magdalena de Ulloa, femme de Quijada, et, le 19 juillet 1558, Gaztelú mande à Vazquez : « L'autre jour, doña Magdalena alla baiser les mains à S. M., qui la reçut avec toute faveur (3). » Ce sont là autant de témoignages de la véracité du moine anonyme.

A la nouvelle de l'acceptation, par les électeurs, de sa renonciation à la dignité impériale, Charles-Quint avait donné ordre à Gaztelú de ne plus mettre, en haut de ses lettres, le titre d'empereur ni aucun autre (4); il avait aussi, à cette occasion, mandé à Vazquez : « Vous examinerez, avec la princesse, comment on doit m'écrire dorénavant, et me donnerez avis de ce qu'il vous en aura semblé (5). » Il résulte d'une lettre de Gaztelú que, sur ses instances et les observations de Vazquez, l'Empereur ne persista pas dans

(1) Page 27.

(2) Page 514.

(3) Page 455.

(4) Tome I, p. 292.

(5) *Ibid.*, p. 296.

sa résolution (1). Et, en effet, nous n'apercevons aucun changement dans le formulaire des lettres écrites et reçues par lui, depuis le mois de mai 1558; il y qualifie toujours Vazquez de *son secrétaire* et de *secrétaire de son conseil*; ses lettres continuent d'être contresignées de Gaztelú, *par ordonnance de Sa Majesté*; et non-seulement Vazquez, mais encore la princesse doña Juana, l'archevêque de Séville, l'archevêque de Tolède, c'est-à-dire les personnages les plus éminents de l'État, se servent, en lui écrivant, de la courtoisie : *Sacrée Catholique et Impériale Majesté*.

Une lettre de Gaztelú contient cette particularité singulière : qu'à Lisbonne les médecins de la cour avaient formellement prédit la mort de l'Empereur pour le 21 septembre (2). Ce trait rappelle celui qu'on raconte d'André Vésalé, lequel, consulté par Maximilien d'Égmont, comte de Buren, sur le terme probable de son existence, en fixa le jour et l'heure de la manière la plus précise (3).

Quatre des lettres de Quijada sont postérieures à la mort de l'Empereur. Van Male et Mathys sont assez maltraités dans celle du 4 octobre 1558, écrite à Vazquez. Selon Quijada, Van Male avait reçu de l'Empereur plus de faveurs qu'aucun de ses compagnons, et peut-être le méritait-il moins; quant à Mathys, il avait

(1) Tome II, p. 411.

(2) Page 501.

(3) Voy. BRANTÔME, *Vies des hommes illustres étrangers*, et DE THOU, *Histoire universelle*, liv. V, t. I, p. 564 de l'édition française.

eu au delà de 2,000 écus de gratifications depuis le départ de Bruxelles; il recevait 600 écus de gages, outre le logement et la table pour lui et ses domestiques. « Ces deux-là — ajoute le majordome — s'en vont plus riches que s'ils venaient du Pérou, et non moins avides que s'ils y allaient (1). » N'est-il pas digne de remarque que partout on retrouve l'antipathie qu'il y avait entre les Espagnols et les Flamands, antipathie qui déjà, à cette époque, avait produit des fruits bien amers, et qui, quelques années après, devait avoir des conséquences si terribles?

Une anecdote des plus curieuses nous est révélée par la lettre de Quijada au roi, du 12 octobre 1558. Cette lettre nous apprend que, la veille de sa mort, Charles-Quint fit remettre à Ogier Bodart, l'un de ses aides de chambre, 600 écus d'or, pour en acheter, à Bruxelles, 200 florins de rente viagère au profit de la mère de don Juan d'Autriche (2); c'était, à 54 écus près, comme on le verra plus loin, tout ce qui restait dans sa cassette.

Que de réflexions pourrait faire naître cet acte de Charles-Quint mourant! Il en est une qui se présente tout d'abord à l'esprit. Au moment où il va quitter la

(1) Pages 504-505.

Van Male et Mathys partirent de Yuste pour Valladolid, sans attendre qu'on leur eût distribué la gratification et les vêtements de deuil qui leur revenaient. (Lettre de Quijada à Vazquez, du 8 octobre 1558.)

(2) Page 506.

terre, Charles songe à la femme qui a été l'objet d'un de ses derniers caprices, et qu'il a rendue mère; il sait qu'elle ne jouit pas d'une existence fortunée; il veut lui donner une marque de souvenir; et la modique somme de SIX CENTS ÉCUS, voilà tout ce dont il peut disposer pour elle, lui qui a été le plus puissant monarque de l'Europe! Pourquoi aussi, au temps de sa puissance, ne s'était-il pas occupé davantage de l'avenir de Barbara Blomberghe? Il l'avait mariée et fait venir aux Pays-Bas: mais veut-on savoir la libéralité dont il avait usé envers Jérôme Keggell, son mari? il l'avait gratifié d'une pension de CENT FLORINS (1). Plus tard, il est vrai, il avait fait de Keggell un commissaire aux revues: mais ce n'était là une charge ni bien relevée, ni bien lucrative.

On est frappé d'une chose, en envisageant les faits qui se rapportent à la naissance et aux premières années de don Juan d'Autriche: c'est du mystère dont Charles-Quint s'applique à envelopper cet épisode de sa vie. Il enlève à Barbara Blomberghe le fils qu'il a eu d'elle, et, au lieu de s'en avouer le père, de lui faire donner une éducation conforme au sang dont il est issu, ainsi qu'il l'avait fait pour la fille de Marguerite Vander Gheenst, il le remet à son joueur de viole, Francisco Massi, qui le conduit en Espagne, où on l'élève obscurément sous le nom de *Gerónima*; plus

(1) Compte de la recette générale des finances de 1554, aux Archives de Lille; extraits des mêmes comptes, aux Archives de Bruxelles.

tard, il détermine Quijada à le prendre chez lui : Quijada persuade à sa femme que cet enfant est le fils d'un ami dont il s'est engagé à taire le nom. Lorsque, au mois de juillet 1558, doña Magdalena vient s'établir à Cuacos, elle y emmène le jeune Gerónimo ; Charles a plusieurs fois l'occasion de le voir : il se garde, avec le plus grand soin, de laisser soupçonner le lien qui les unit l'un à l'autre (1) ; il veut que ce secret ne soit connu qu'après qu'il ne sera plus au monde ; il l'a déposé dans des écrits cachetés qui ne doivent être ouverts qu'alors ; il a exprimé, dans les mêmes écrits, l'intention que son fils, si l'on peut l'y déterminer volontairement, prenne l'habit d'un ordre religieux (2) ; il persévère jusqu'au bout dans ces résolutions ; enfin, c'est clandestinement qu'il fait parvenir à Barbara Blomberghe les 200 florins de rente viagère dont, la veille de sa mort, il pense à la gratifier : Ogier Bodart, qu'il charge de cette commission, a été initié de bonne heure à ses relations avec la jolie fille de Ratisbonne, et aux suites qu'elles ont eues (3). Tout cela fait voir jusqu'à quel point Charles-Quint était honteux d'une faiblesse que la morale aurait pu lui reprocher.

La lettre de Quijada au roi, du 6 juillet 1559, par laquelle se termine notre Recueil, contient d'intéressants détails sur le jeune Gerónimo, qui allait bientôt

(1) V. p. iv.

(2) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. IV, pp. 496-500.
— *Charles-Quint*, etc., par M. MIGNET, 2^{me} édit., pp. 582 et suiv.

(3) *Papiers d'État de Granvelle*, I, c.

échanger ce nom vulgaire contre celui plus noble de don Juan d'Autriche. L'Empereur avait donné à Quijada, pour son page, une mule qu'il montait quelquefois à Yuste, et qui était probablement la même sur laquelle il s'était rendu de sa petite maison du Parc au palais de Bruxelles, le jour de son abdication (1). Quijada en faisait du cas, parce qu'elle était fort douce, et que Gerónimo était fort étourdi. Cependant, Gonzalo Perez, principal secrétaire du roi, réclama cette mule, prétendant qu'elle lui appartenait, et qu'il l'avait prêtée à l'Empereur; déjà elle avait été convoitée par le docteur Corneille de Baersdorp. Quijada fait connaître au roi ce qui s'est passé, et il ajoute : « La *personne qui est* » à ma charge se porte bien; à ce qu'il me semble, » elle grandit et est très-bien proportionnée pour son » âge. Elle poursuit ses études, mais avec beaucoup » de peine, et rien ne lui donne autant d'ennui. Elle » apprend aussi le français, et le peu de paroles qu'elle » sait, elle les prononce très-bien : toutefois, pour qu'elle » parle cette langue comme V. M. le désire, il faut du » temps et plus de conversation. Ce qui lui plaît da- » vantage maintenant, c'est de monter à cheval à la » genette et à la bride. Quand V. M. la verra, elle trou- » vera qu'elle court la lance avec grâce, quoique la » force lui manque (2). »

On sait si don Juan d'Autriche démentit les heureuses

(1) Voy. notre *Introduction*, p. 80.

(2) Page 514.

dispositions que Quijada signalait en lui. Il ne parvint toutefois jamais à exceller dans la langue française, quoiqu'il la parlât. Lorsqu'il arriva à Luxembourg le 4 novembre 1576, après avoir traversé la France en poste et sous un déguisement, il fut obligé d'écrire en espagnol au conseil d'État des Pays-Bas (1).

VI.

Indépendamment des pièces dont les trois §§ qui précèdent donnent l'énumération, ce volume contient :

L'état de la maison de Charles-Quint, lorsqu'il la licencia au mois de juin 1556 (p. 71);

L'inventaire de la vaisselle d'argent, des livres, des tableaux et des autres objets mobiliers qu'il emporta en Espagne (p. 80);

Deux lettres du roi Philippe à la princesse doña Juana (pp. 93, 509) et une au secrétaire Vazquez (p. 109);

L'instruction qu'il donna à l'archevêque de Tolède, fray Bartolomé de Carranza, le 5 juin 1558 (p. 426);

Onze lettres adressées au roi : par doña Juana (p. 98); Francisco Osorio, ancien chapelain de l'Empereur et aumônier du prince don Carlos (pp. 101, 107); la reine douairière de Hongrie (pp. 124, 390); la reine douairière de France (p. 267); don Pedro de la Gasca,

(1) Nous avons publié sa lettre dans notre *Collection de documents inédits concernant l'histoire de la Belgique*, t. I, p. 554.

évêque de Palencia (p. 559); Garcilaso de la Vega (p. 494); le secrétaire Vazquez (p. 461); fray Juan Regla (p. 511); les exécuteurs testamentaires de l'Empereur (p. 512);

Des lettres de la princesse doña Juana à Quijada (pp. 95, 500), et aux corrégidors des provinces frontières d'Espagne (p. 184); du grand commandeur d'Alcantara, don Luis d'Avila y Zuñiga, au secrétaire Vazquez (pp. 225, 284, 514); de don Sancho de Cordova à Vazquez (p. 247) et à la princesse gouvernante (p. 249); de la reine douairière de France à doña Juana (p. 281); de don Juan Hurtado de Mendoza à cette reine (p. 291); du licencié Arceo, de la reine de Hongrie et de l'archevêque de Tolède à Vazquez (pp. 296, 378, 502);

Une instruction de doña Juana à don Hernando de Rojas, envoyé par elle à Yuste et à Lisbonne; pour y porter ses compliments de condoléance, à l'occasion de la mort de la reine Éléonore (p. 316);

Enfin la liste des personnes qui furent arrêtées et enfermées dans les prisons de Valladolid, comme suspects de luthéranisme, au mois de mai 1558 (p. 401).

Nous n'avons rien à dire de l'état de la dernière maison de l'Empereur, ni de l'inventaire des objets qu'il emporta en Espagne: le titre seul de ces deux documents en indique assez le caractère. Nous avons cité l'un et l'autre dans notre *Introduction* (1).

La lettre de Philippe II à la princesse doña Juana,

(1) Pages 125 et 128.

du 8 septembre 1556, concerne les mesures à prendre pour la réception de l'Empereur, à son débarquement en Castille; nous en avons également fait usage (1). Celle qu'il écrit au secrétaire Vazquez, le 18 novembre suivant, est relative au médecin milanais Giovanni Andrea Mollo, dont l'Empereur réclama la présence à Yuste, dans l'espoir d'être guéri par lui de ses hémorroïdes.

La seconde lettre de Philippe à la princesse gouvernante nous apprend que, au mois de mars 1559, son intention était de faire transférer, à la chapelle érigée par les rois catholiques à Grenade, les dépouilles mortelles de la reine Jeanne la Folle, de l'Empereur et des reines douairières de France et de Hongrie (2). Il n'avait donc pas résolu encore, à cette époque, comme on le croit communément, la construction du fameux monastère de l'Escorial, ou du moins il ne songeait pas à y placer la sépulture des princes de sa maison (3)! Quoi qu'il en soit, on verra, dans la réponse que lui firent les exécuteurs testamentaires de l'Empereur, les

(1) *Introduction*, p. 136.

(2) Page 509.

(3) Dans une notice que j'ai lue à l'Académie royale de Belgique, le 7 novembre 1855, j'ai combattu l'opinion d'après laquelle la fondation de l'Escorial aurait été l'exécution d'un vœu formé par Philippe II le jour de la bataille de St-Quentin. J'ai vu, depuis, que j'étais d'accord sur ce point avec le P. Sigüenza, *Historia de la orden de San Gerónimo*, part. III, liv. III, disc. I, p. 555. Cependant on m'a envoyé, des Archives de Simancas, une pièce qui semble donner raison à l'opinion contraire. J'aurai à revenir sur cette intéressante question.

objections qu'ils élevèrent contre ce projet, et par suite desquelles il fut abandonné (1).

L'instruction de l'archevêque de Tolède forme, sans contredit, l'une des pièces capitales de notre recueil, par les lumières qu'elle répand sur la situation des affaires du roi au mois de juin 1558, sur ses desseins, sur les motifs qui lui faisaient désirer le retour de la reine de Hongrie aux Pays-Bas, sur le projet de marier le duc de Savoie avec la princesse Elisabeth, héritière présomptive de la couronne d'Angleterre, etc.

Dans sa lettre du 15 octobre 1556, la princesse doña Juana rend compte à son frère des ordres qu'elle a donnés pour le voyage de l'Empereur, tant avant que depuis son débarquement.

Celle de Francisco Osorio, du 26 octobre 1556, contient, sur l'arrivée, la réception et le séjour de l'Empereur à Valladolid, des détails qui manquent dans les correspondances de Quijada et de Gaztelú. La seconde lettre d'Osorio (du 13 novembre) concerne les reines douairières de France et de Hongrie; et les honneurs qui leur étaient rendus, tant par la gouvernante que par les personnages les plus qualifiés de la cour.

Il s'agit, dans les deux lettres de la reine de Hongrie, de son établissement en Espagne; sur lequel, nous l'avons déjà dit, nous nous proposons de revenir.

Celles de la reine Éléonore, de don Sancho de Cor-

(1) Page 512.

dova, de don Juan Hurtado de Mendoza, du licencié Arceo, sont relatives à la négociation de Portugal.

On lira, avec un touchant intérêt, la lettre où l'évêque de Palencia fait le récit du voyage des deux reines à Badajoz, de leur entrevue avec l'infante de Portugal, de la maladie et de la mort de la reine Éléonore, du séjour de la reine Marie à Yuste, de son départ, de son arrivée à Cigalès, etc.

Le rapport de Garcilaso de la Vega sur la mission dont il avait été chargé auprès de la princesse doña Juana, de l'Empereur et de la reine Marie, n'est pas un document moins notable : quelques points, qui étaient restés obscurs dans notre premier volume, des pourparlers à la suite desquels la reine consentit à partir pour les Pays-Bas, y sont, entre plusieurs autres, parfaitement expliqués.

Vazquez, dans sa lettre au roi, s'applique à atténuer l'effet qu'aura produit sur l'esprit du monarque la découverte d'une secte de luthériens en Castille : « Grâce à Dieu, — lui dit-il — le mal ne paraît pas » aussi grand qu'on le craignait dans le principe, et » V. M. peut être sans inquiétude sur cette affaire, » car l'Empereur s'en occupe pour tout le monde, et il » désire que ces hérétiques soient brûlés (1). »

Fray Juan Regla remercie Philippe de la pension de 400 ducats dont ce monarque l'a gratifié, selon le désir exprimé dans le codicille de l'Empereur. Il l'as-

(1) Page 461.

sure qu'il en avait grand besoin : car, pendant qu'il s'occupe de l'exécution du testament de S. M. I., l'ordre de Saint-Jérôme ne lui donne que le logement; et, vu son âge, lorsque cette commission sera achevée, il ne sera plus capable de rien mériter de la communauté dont il fait partie (1).

Un intervalle de deux années sépare les deux lettres de la princesse doña Juana à Quijada. La première est écrite à la nouvelle du débarquement de l'Empereur : la princesse y invite le majordome à se rendre en toute hâte auprès de son ancien maître (2). Dans l'autre, antérieure de quatre jours seulement à la mort de son père, elle exprime le désir d'aller lui donner ses soins (3).

La lettre de la princesse aux corrégidors et gouverneurs du royaume a pour but de faire saisir les originaux ou les exemplaires, qu'on aurait tenté d'introduire en Espagne, de la bulle fulminée par Paul IV contre Philippe II. Une lettre de Vazquez à l'Empereur, qui ne figure pas dans notre Recueil (4), nous montre que les ordres de la gouvernante s'exécutèrent rigoureusement : car un courrier portugais qui venait de France, ayant passé par Fontarabie, le capitaine de cette place fit mettre le scellé sur ses dépêches, et ne les lui rendit

(1) Page 311.

(2) Page 95.

(3) Page 300.

(4) Elle est du 16 octobre 1557.

qu'après s'être assuré que toutes étaient pour le Portugal. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, au plus fort de la guerre entre le pape et le roi d'Espagne, Paul IV entretenait un nonce à la cour de Valladolid (1).

Après Quijada, le grand commandeur don Luis d'Avila est certainement le personnage qui inspire le plus de sympathie parmi ceux que nous offre le tableau de la retraite de Charles-Quint. On aime à voir l'ancien compagnon de l'Empereur dans ses guerres, l'historien fidèle de ses glorieuses campagnes de 1546 et 1547, l'entourer, jusqu'à la dernière heure, d'attentions, de soins, de respect (2); on s'attendrit au spectacle de la douleur qu'il fait paraître à la mort de celui dont il était un des *chéris*, selon l'expression de l'hieronymite anonyme (3), que sa conversation charmait toujours (4), et qui, peu d'instants avant de rendre le dernier soupir, le reconnaissait encore (5).

Nous aurions souhaité d'avoir à publier un plus grand nombre de lettres de don Luis d'Avila (6).

(1) Ce fait résulte de la même lettre du 16 octobre, qui est citée dans la note précédente, Vazquez, y disant à l'Empereur qu'on avait reçu avis de la conclusion de la paix entre le duc d'Albe et le pape, ajoute : « El nuncio que aquí reside dice que tiene tambien cartas de Génova con el mesmo aviso. »

(2) Tome I, pp. 362, 407; t. II, pp. 22, 314.

(3) Tome II, p. 31.

(4) Tome I, p. 278.

(5) *Ibid.*, p. 396.

(6) Nous en avons retrouvé une quatrième, en repassant les pièces que nous avons été obligé d'exclure de notre Recueil. Elle est, comme

(LI)

On remarquera, dans celle du 13 août 1557, le mot de *frère Charles*, dont il se sert en parlant de l'Empereur (1). Nous donnerons le curieux passage où se trouve cette qualification plaisante et familière, en résumant les négociations avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, auxquelles Charles-Quint fut mêlé pendant son séjour à Yuste.

La lettre du 4 décembre de la même année met en relief les sentiments chevaleresques du grand commandeur et son dévouement à la famille de ses souverains. Les reines douairières de France et de Hongrie désiraient vivement qu'il les accompagnât dans leur voyage à Badajoz : « J'aurais pu — écrit-il à Vaz-

les trois autres, adressée au secrétaire Vazquez, et elle porte la date du 16 septembre 1558, jour où une légère amélioration survenue dans l'état de l'Empereur fit concevoir à ses serviteurs l'espérance de le conserver. Elle est ainsi conçue :

« Ilustre señor, yo vine aquí á visitar á S. M., y halléle en todo aquel trabajo que ya Vuestra Merced habrá entendido, que cierto era tan grande que todos sus criados le teníamos tan en extremo cuanto Vuestra Merced puede considerar. Ha placido á Dios que de anoche acá tiene tanta mejoría que, como cosa en que se puede escribir dando la enhorabuena, la escribo á Vuestra Merced para dársela, y que nos la dé, porque la diferencia de ayer acá es tanta como de vivo á muerto. Plegue á Dios que vaya adelante : que si procede como ha comenzado, muy cierta está su salud. Y aunque estas mejorías algunas veces son inciertas, lo que hasta ahora vemos nos promete cualquier buena esperanza. De lo cual sé que Vuestra Merced holgará tanto que por eso he querido darle esta cuenta. Nuestro Señor, etc. »

(1) Page 226.

» quez — m'excuser sur ma santé et d'autres raisons
» semblables ; j'aurais été fondé surtout à alléguer que
» j'ai besoin de payer mes dettes, et qu'il me reste peu
» de moyens de voyager avec des reines : mais je ne
» l'ai pas voulu, parce qu'on aurait dit que j'avais
» cherché des prétextes, et je préfère me fatiguer de
» nouveau et dépenser ce que je possède, que de m'ex-
» poser à de pareils jugements. Je me serais réjoui
» qu'on n'eût pas songé à moi : mais les reines de
» France et de Hongrie m'ont pressé de telle manière
» que je n'ai pas eu la force de me défendre. Je me
» propose donc d'accompagner Leurs Majestés, afin
» qu'elles aient quelqu'un avec qui parler français (1). »

La troisième lettre d'Avila est écrite après l'entrevue de Badajoz, et la mort de la reine Éléonore. Il y trace, en deux mots, le portrait de cette princesse, qui fut si peu heureuse et qui méritait tant de l'être : « C'était vraiment — ainsi s'exprime-t-il — une sainte innocente, et je crois qu'il n'y avait pas en elle plus de malice que dans une vieille colombe. » Il rend justice, plus loin, au duc de Guise, qui, par un coup de main hardi, venait d'enlever aux Anglais Calais et Guines : « M. de Guise — dit-il — me paraît avoir montré de ce côté-là plus d'activité qu'en Italie : il a fait une jolie expédition, recueillant ce que le comte nétable avait semé (2). »

(1) Pages 284-285

(2) Page 315.

VII.

On s'étonnera sans doute que notre Recueil ne contienne pas de lettre de Philippe II à son père. Malgré les recherches les plus scrupuleuses, don Manuel Garcia n'en a pu découvrir aucune dans le dépôt confié à ses soins.

Une autre lacune n'est pas moins à regretter : les rapports que Ruy Gomez dut adresser au roi sur ses entrevues avec l'Empereur, et les deux mémoires qu'il emporta sur ce qui y avait été traité (1), manquent aux Archives de Simancas.

Les Français, de concert avec le pape Paul IV, venaient de rompre la trêve conclue en 1556. La situation de Philippe II était critique. Le 3 février 1557, il fit partir de Bruxelles pour l'Espagne, avec la mission d'y solliciter l'envoi de prompts secours en hommes et en argent, Ruy Gomez de Silva, celui de ses ministres en qui il avait le plus de confiance. Ruy Gomez, après avoir vu à Valladolid la princesse doña Juana, était chargé par son instruction de se transporter au monastère de Yuste, de rendre compte à l'Empereur de l'état des affaires aux Pays-Bas et en Italie, de la manière dont s'étaient conduits le pape et le roi de France, de la résolution du roi de rassembler des forces imposantes, et de passer en Angleterre, pour déterminer la

(1) Tome II, p. 222.

reine à déclarer la guerre aux Français. Philippe ajoutait dans cette instruction : « Vous supplierez avec » toute humilité et instance S. M. de vouloir bien faire » des efforts en cette conjoncture, m'aidant non-seu- » lement de ses conseils, qui sont le plus grand bien » que je puisse recevoir, mais encore de son inter- » vention et autorité personnelle; sortant du monas- » tère et s'établissant dans le lieu qui conviendra le » mieux à sa santé et aux affaires; pourvoyant à celles » qui surviendront, par les moyens qui lui donne- » ront le moins d'ennui : car le succès de tout dépen- » dra des résolutions auxquelles elle s'arrêtera; et je » suis certain que, à la seule nouvelle de cette inter- » vention de S. M., mes ennemis se conduiront tout » différemment, et S. M. les obligera ainsi de regarder » de plus près à ce qu'ils projettent de faire.... » Philippe disait encore : « Dans le cas que le traité qui » se négocie avec M. de Vendôme vienne à se con- » clure, vous supplierez S. M. de vouloir elle-même en » diriger l'exécution (1).... » Après l'arrivée de Ruy

(1) Voici, sur ces différents points, le texte de l'instruction de Philippe II, du 2 février 1557, dont les autres parties sont analysées p. 159 de ce volume, note 1 :

« Pasaréis donde S. M. está; y dándole mi carta, y visitándole de mi parte, le daréis particular y cumplida razon del estado en que quedan los negocios de aquí, y lo que ha pasado con Su Santidad y el rey de Francia, y de la manera que se halla lo de Ytalia, y la resolusion y determinacion que he tomado así en ir á Ynglaterra como en juntar el dicho egército, y las causas y razones que á ello me mueven y necesitan : suplicando con toda humildad é instancia á S. M.

Gomez en Espagne, il le chargea de solliciter deux nouvelles choses de l'Empereur : l'une était que S. M. voulût différer encore sa renonciation à l'Empire; l'autre, qu'elle veillât à ce que les provisions d'argent nécessaires fussent envoyées à l'armée espagnole en Italie (1). Enfin le roi prescrivit à Ruy Gomez de retourner auprès de l'Empereur, dont il devait prendre les ordres, au sujet de la négociation ouverte avec le duc de Vendôme (2).

Ruy Gomez alla trois fois à Yuste : il y arriva la première fois le 23 mars (3), la deuxième le 15 mai (4), la troisième au mois de juillet (5). Il eut, à chacun de ces voyages, de très-longues conférences avec l'Empereur (6); Charles-Quint, par une exception qu'il avait

tenga por bien de esforzarse en esta coyuntura, socorriéndome y ayudándome no solo con su parescer y consejo, qu'es el mayor caudal que puedo tener, pero con la presencia de su persona y auctoridad, saliendo del monesterio á la parte y lugar que mas cómodo sea á su salud y á los negocios; tomando los que se ofrescieren por los medios que menos pesadumbre le puedan dar, pues de sus resoluciones dependrá el bien de todo. Que con solo entender el mundo esto, soy muy cierto que andarán mis enemigos en las cosas con diferente respecto, y será parte S. M. para hacerles mirar en lo que se ponen y determinan..... Suplicándole que, en caso que se concluya con Bandoma lo que se platica, tenga por bien de quererlo proveer y egécutar..... » (Archives de Simancas, *Estado*, liasse 515.)

(1) Tome II de ce Recueil, p. 171, note 2.

(2) *Ibid.*, pp. 160 et 161, à la note.

(3) Tome I, p. 156.

(4) *Ibid.*, p. 151.

(5) *Ibid.*, p. 161.

(6) *Ibid.*, pp. 154, 156, 151, 161.

résolu de ne faire que pour son fils (1), et qu'il renouvela seulement une fois, en faveur de la reine de Hongrie, lorsqu'elle vint le voir après la mort de la reine Éléonore, avait voulu que ce favori du roi logeât au monastère même (2).

Que d'intérêt n'eussent pas offert les relations, envoyées au roi par Ruy Gomez, de ces diverses entrevues avec son père ! Tout ce que nous en savons par les documents de Simancas, c'est que Charles-Quint consentit à garder l'Empire quelque temps encore, à se mettre à la tête de l'expédition qui devait entrer en France, si l'on parvenait à s'entendre avec le duc de Vendôme, et à user de son influence auprès des ministres afin que les secours à envoyer au roi fussent et plus prompts et plus considérables (3). Dans une publication qui répand de grandes lumières sur les affaires de ce temps, et qui serait plus utile encore, si des sommaires placés en tête des pièces y facilitaient les recherches, nous trouvons l'indication de deux objets dont l'Empereur entretint Ruy Gomez. Le premier regardait la conciergerie de la cour à Bruxelles, qu'il avait demandée pour son aide de chambre Guillaume Van Male : il témoigna le désir que les patentes n'en fussent pas envoyées à ce dernier, mais à lui-même, qui les remettrait à Van Male, quand il le juge-

(1) Tome I, p. 482.

(2) *Ibid.*, pp. 429, 454, 456.

(3) Tome II, p. 172, à la note.

rait convenable. Le second était relatif à Dorothée de Danemark; cette princesse, l'année précédente, avait perdu son mari, l'électeur palatin Frédéric II : l'Empereur souhaitait qu'on l'engageât à s'établir aux Pays-Bas; il craignait, si elle restait en Allemagne, qu'on ne lui fit abandonner la religion catholique, et il n'aurait pas voulu qu'une personne du sang d'Autriche compromit ainsi le salut de son âme (1).

L'absence, dans les Archives de Simancas, des lettres de Ruy Gomez à Philippe II peut s'expliquer par cette circonstance : que, lors du retour du roi en Espagne, en 1559, un vaisseau qui portait les papiers de sa chancellerie, périt en vue des côtes de Castille (2) : mais celle des lettres du roi à son père doit surprendre, alors que toutes les autres correspondances de Charles-Quint ont été si bien conservées.

Du reste, depuis son débarquement à Laredo jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant un espace de deux ans moins quelques jours, Charles-Quint reçut en tout six ou sept lettres du roi (3); encore plusieurs de ces lettres étaient-elles si courtes, qu'il n'eut guère lieu d'en être satisfait (4). L'Empereur se plaignit plus d'une fois, devant ses serviteurs, d'une négligence qui

(1) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. V, p. 87.

(2) Voy. la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, p. cXLVII.

(3) Tome I^{er} de ce Recueil, pp. 164, 165, 292, 517; t. II, pp. 241, 274, 509, 586.

(4) Tome I^{er}, p. 292; t. II, p. 275.

pouvait lui paraître de l'insensibilité et presque de l'ingratitude (1) : au mois d'août 1558, surtout, alors que la campagne aux Pays-Bas venait de s'ouvrir avec des alternatives de succès et de revers pour les armes de l'Espagne, il ne pouvait assez s'émerveiller que le roi et ses ministres le laissassent sans nouvelles (2). Philippe n'ignorait point pourtant le désir de son père; il en avait été instruit par plusieurs voies différentes, et, le 3 octobre 1557, l'évêque de Palencia, don Pedro Gasca, lui écrivait encore : « Un des plus
» grands contentements que V. M. puisse donner à
» l'Empereur, est de l'informer très-exactement de sa
» santé et des choses qui arrivent (3). »

C'est ici le lieu de faire remarquer que le chanoine Gonzalez exagère, lorsqu'il avance que « le roi sup-
» plia son père, à différentes reprises, par lettres et
» par des personnes envoyées expressément des Pays-
» Bas, de sortir du couvent de Yuste, de s'établir là
» où il se trouverait le mieux, et de se charger des
» affaires dont l'état de sa santé lui permettrait de
» s'occuper (4)... » Nous ne connaissons d'autre sup-
plication faite à la fin énoncée par le chanoine, que celle dont Ruy Gomez fut l'organe; et, dans cette occasion, Philippe II semble avoir plus consulté les inté-

(1) Tome I^{er}, pp. 183, 184, 186, 192, 229; t. II, pp. 124, 366, 384, 472.

(2) Tome II, p. 471.

(3) Tome I, p. 185.

(4) Tome I, préface, p. v.

rêts de sa politique, que les convenances personnelles de son père. N'en avait-il pas agi de même à Bruxelles, au mois de mai 1556 (1)?

Si l'on considère impartialement la conduite que Philippe tint envers l'auteur de ses jours, depuis qu'il eut reçu de ses mains l'investiture de la souveraine puissance, on ne peut certes pas dire qu'elle ait été celle d'un fils irrespectueux : Charles-Quint régla à son gré tout ce qui concernait sa traversée des Pays-Bas en Espagne, et son établissement à Yuste; les pensions dont il voulut gratifier ceux de ses serviteurs qui entrèrent avec lui dans le monastère, furent toutes accordées par le roi (2); de même, les sommes dont il eut besoin pour licencier et payer ceux qu'il renvoyait dans leur pays, lui furent fournies avec empressement, malgré la pénurie du trésor; il fixa, comme il l'entendit, la dépense annuelle de sa maison, et, à Valladolid, on eut soin toujours de lui faire parvenir les fonds nécessaires, par anticipation : en un mot, les ministres espagnols déférèrent avec soumission à ses moindres désirs, certains qu'en cela ils se conformaient aux intentions du roi (3).

(1) *Introduction*, p. 122 et suiv.

(2) Tome I, p. 165.

(3) Aux détails que contient là-dessus notre Recueil, nous croyons devoir ajouter ici des extraits de trois lettres du secrétaire Vazquez : l'une adressée au secrétaire Erasso, les deux autres au roi.

Vazquez écrit à Erasso en février 1557 :

« El Emperador está ya para entrarse en su monasterio.... Y demás de los treinta mil ducados que se le han dado, pidió otros cuatro mil

Mais c'est en vain, aussi, qu'on cherche, dans les procédés de Philippe pour son père, des marques de ces attentions délicates, de ces prévenances qui partent du cœur. Nous avons, au contraire, la preuve qu'il écrivit très-rarement à l'Empereur, et que même il laissa la plupart de ses lettres sans réponse. Les sentiments tendres et affectueux occupaient peu de place dans l'âme de Philippe.

Il envoya à son père, en 1557, Ruy Gomez, et en 1558 l'archevêque de Tolède : il avait besoin de lui, la première fois, pour l'expédition qu'il s'agissait de faire en France par les Pyrénées, et, la seconde fois, pour déterminer la reine de Hongrie à reprendre

que dice le faltaban para acabar de pagar la casa, Y SE LE ENVIARON CON HARTO TRABAJO : que si el fator no los tomara á unos mercaderes de Sevilla que los acababan de traer, no sé como se hubieran.... »

Au roi il mande le 6 mars de la même année :

« Su Magestad se halla muy bien en su monesterio, y queda con treinta y quatro personas para servirle, y ha echado la cuenta de lo que habrá menester cada año para su entretenimiento. Dice que bastarán hasta diez y seis mil ducados, los cuales quiere que se le paguen de tres meses en tres meses, al principio de cada tercio quatro mil ducados; Y ASI SE HA PROVEIDO QUE SE LE DEN DE LAS MINAS, Y SE HA ORDENADO QUE SE LOS LLEVEN POR LA ORDEN QUE MANDA; y tambien pidió mil ducados por una vez para ciertas obras que ha mandado hacer y un jardin; y así se le han enviado..... »

Et le 20 mars :

« El Emperador está en buena dispusicion. Y en lo que habia Su Magestad ordenado que se le consignasen diez y seis mil ducados para su gasto cada año, como yo lo escribí á Vuestra Magestad, ha mandado de nuevo que sean veinte mil, porque le parece que los habrá menester; Y ASI SE HACE.... »

le gouvernement des Pays-Bas. Mais on ne voit pas qu'il se soit soucié de connaître l'avis de son père sur les actes principaux de sa politique, notamment sur la paix qu'il conclut, d'abord avec le pape, et ensuite avec le roi de France.

Dans l'administration de ses États, il sembla s'appliquer à prendre en tout le contre-pied de l'Empereur. Aussi un ambassadeur vénitien qui résidait à sa cour, Michel Suriano, disait, en 1559, à propos d'une offre de 8,000,000 d'or que firent les gouverneurs des Indes, pour avoir leurs gouvernements en fief, et que Philippe refusa : « C'est là peut-être la seule affaire qui » ait été résolue selon la volonté de l'Empereur, depuis » que ce roi est monté sur le trône (1). »

P.C. Monumental de la Alhambra y General
VIII. SEJERÍA DE CULTURA

Pendant trois siècles, on a cru, sur la foi des historiens, que Charles-Quint, au monastère de Yuste, vécut en cénobite, livré tout entier aux pratiques religieuses. On sait le contraire aujourd'hui. Mais don Tomás Gonzalez ne s'exprime-t-il pas d'une manière trop absolue, en disant que « Charles, dans sa retraite, » voulut connaître et mania toutes les affaires auxquelles il jugea à propos de prendre part pour le bon

(1) « Et questa è una delle cose, et forsi sola, che sia stata regolata secondo il voler dell' Imperatore, da poi che questo re è al governo..... » (Bibliothèque impériale, à Paris, MS. 9957, fol. 59 v^o.)

» gouvernement de la monarchie, et dans l'intérêt de
» son fils et de sa famille (1)? »

Il nous paraît important de bien préciser les faits, afin qu'on ne se méprenne pas sur leur véritable caractère.

Charles, lorsqu'il débarqua en Espagne, était certainement décidé à ne plus se mêler des affaires publiques. Il avait quitté avec trop d'éclat la scène du monde, pour y vouloir jouer encore quelque rôle. Une vie tranquille, partagée entre le soin de sa santé et des exercices pieux, voilà ce qu'il venait chercher au fond de l'Estrémadure. Tout ce qui rappelait sa grandeur passée lui était importun : c'est pourquoi il ne voulut de réception d'apparat, ni à Burgos, ni à Valladolid (2), et il se trouva heureux, en quittant Medina del Campo, de n'avoir plus même à accueillir les hommages des autorités locales (3).

Nous avons des témoignages irrécusables des dispositions d'esprit dans lesquelles il était alors : « S. M. — écrit Quijada le 6 octobre 1556 — S. M. vient avec » une telle crainte d'avoir à s'occuper ou d'être entre- » tenue d'affaires, qu'elle ne veut pas qu'il lui en soit » touché mot (4). » A la cour de Valladolid, on s'était figuré autre chose; Gaztelú, pour désabuser le secrétaire Vazquez, lui écrit à son tour : « J'ai su de ceux

(1) Tome I, préface, p. vi.

(2) Tome I, pp. 24, 51; t. II, pp. 97, 100.

(3) Tome I, p. 53.

(4) Tome I, p. 7.

» qui arrivent de là-bas, qu'on y croit que S. M. s'oc-
» cupera d'affaires. Pour beaucoup de raisons, sans
» doute, cela conviendrait; mais l'Empereur en est si
» dégoûté, qu'il n'abhorre rien plus au monde, que
» d'en entendre seulement prononcer le nom (1). »

Dans l'entourage de Charles, on n'avait pas le moindre doute sur ses sentiments à cet égard : aussi Gaztelú, annonçant à Vazquez son arrivée à Laredo, à la suite de l'Empereur, lui disait-il que la charge qu'il remplissait serait de peu de durée (2). Il supposait vraisemblablement qu'elle ne se prolongerait pas au delà de l'entrée de l'Empereur dans son monastère.

Le duc d'Albuquerque, que Charles, avant son abdication, avait chargé de négocier avec le roi de Navarre, vint le trouver à Burgos, pour lui exprimer le désir de ce prince que la négociation se continuât sous ses auspices : il renvoya le duc aux ordres que le roi lui donnerait (3). A Valladolid, où il passa treize jours, il ne s'occupa que d'arrangements relatifs à son établissement à Yuste. Après son arrivée à Jarandilla, il fit tout ce qu'il put pour se dispenser de recevoir don Duarte de Almeida, qui avait une communication à lui faire, de la part du roi de Portugal Jean III (4).

Pendant il sortit de la réserve qu'il s'était impo-

(1) Tome I, p. 18.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) Tome II, p. 108.

(4) Tome I, pp. 50, 56; t. II, p. 125.